
Victoire individuelle, célébration collective

Interactions des sphères privée et publique dans les monuments des victoires aux concours panhelléniques (550 - 450 av. J.-C.)

Nicolas Genis

 <https://publications-prairial.fr/larhra/index.php?id=1062>

Electronic reference

Nicolas Genis, « Victoire individuelle, célébration collective », *Les Carnets du LARHRA* [Online], 2014-1 | 2014, Online since 14 juin 2024, connection on 18 juin 2024. URL : <https://publications-prairial.fr/larhra/index.php?id=1062>

Victoire individuelle, célébration collective

Interactions des sphères privée et publique dans les monuments des victoires aux concours panhelléniques (550 - 450 av. J.-C.)

Nicolas Genis

OUTLINE

Des événements particuliers

Gloire et corpus : deux remarques liminaires

Gloire et corpus : deux remarques liminaires

Concours, cité et société

Le monument de la victoire : de l'exploit individuel à la gloire collective

L'exploit individuel dans la statuaire

L'inscription de dédicace : une réappropriation de la victoire

Les épinicies : famille et patrie par le mythe

Brouillage des sphères : personnalités publiques et victoires agonistiques

Les Diagorides

Hiéron de Syracuse

Conclusion : comment délimiter les sphères ?

TEXT

- 1 Les concours agonistiques (du grec *ἀγών* [*agôn*], lutte, concours, compétition) étaient un moment fort du monde grec antique : les plus connus, ceux d'Olympie, furent fondés, selon la tradition, en 776 av. J.-C. et perdurèrent jusqu'au IV^e siècle apr. J.-C.

Des événements particuliers

- 2 Ces concours panhelléniques, dont les quatre principaux étaient ceux d'Olympie, de Delphes (tous les quatre ans), de Corinthe (Isthme) et de Némée (tous les deux ans), étaient des fêtes religieuses dédiées au dieu du sanctuaire dans lequel elles se déroulaient, et réservées aux hommes. Pour se rendre à ces concours, y participer et en revenir jusqu'à leur cité, les Grecs bénéficiaient d'une protection divine qui

prenait la forme d'une trêve sacrée, annoncée par des envoyés spéciaux (théores), contraignant notamment à déposer les armes.

- 3 Une fois l'épreuve remportée, les athlètes pouvaient célébrer leur victoire ; à la fin de la période archaïque et au début de la période classique, il existe deux manières de fixer et pérenniser le souvenir de la victoire, deux types de mémoriaux – sources la plupart du temps étudiées séparément. D'un côté, les monuments au sens matériel du terme, c'est-à-dire les statues et autres types d'offrandes qui célèbrent par l'art plastique une victoire identifiée par une inscription de dédicace ; de l'autre, les monuments que sont les épinicies, ces odes de la lyrique chorale célébrant par la poésie l'excellence du vainqueur.

Gloire et corpus : deux remarques liminaires

- 4 Les concours agonistiques (du grec *ἀγών* [*agôn*], lutte, concours, compétition) étaient un moment fort du monde grec antique : les plus connus, ceux d'Olympie, furent fondés, selon la tradition, en 776 av. J-C. et perdurèrent jusqu'au IV^e siècle apr. J-C.
- 5 Des événements particuliers
- 6 Ces concours panhelléniques, dont les quatre principaux étaient ceux d'Olympie, de Delphes (tous les quatre ans), de Corinthe (Isthme) et de Némée (tous les deux ans), étaient des fêtes religieuses dédiées au dieu du sanctuaire dans lequel elles se déroulaient, et réservées aux hommes. Pour se rendre à ces concours, y participer et en revenir jusqu'à leur cité, les Grecs bénéficiaient d'une protection divine qui prenait la forme d'une trêve sacrée, annoncée par des envoyés spéciaux (théores), contraignant notamment à déposer les armes.
- 7 Une fois l'épreuve remportée, les athlètes pouvaient célébrer leur victoire ; à la fin de la période archaïque et au début de la période classique, il existe deux manières de fixer et pérenniser le souvenir de la victoire, deux types de mémoriaux – sources la plupart du temps étudiées séparément. D'un côté, les monuments au sens matériel du terme, c'est-à-dire les statues et autres types d'offrandes qui célèbrent par l'art plastique une victoire identifiée par une inscription de dédicace ; de l'autre, les monuments que sont les épinicies, ces

odes de la lyrique chorale célébrant par la poésie l'excellence du vainqueur.

Gloire et corpus : deux remarques liminaires

- 8 Les concours agonistiques n'étaient pas la promesse d'une riche récompense : le prix de la victoire était une couronne de feuillage (laurier ou olivier), qui n'avait donc aucune valeur matérielle mais qui constituait un capital symbolique¹. Les prix matériels en jeu pour les concours en l'honneur de Patrocle au chant 23 de l'*Iliade* ou pour les *ἀγῶνες θεματικοί* (concours chrématites, où les récompenses étaient en numéraire) avaient certes une grande valeur économique, mais ne constituaient pas le facteur décisif : ces grands prix signifiaient que le concours avait été remporté par une personne riche et de haut rang et élevait ainsi le prestige à la fois du vainqueur et des organisateurs. Toujours est-il que les concours avec récompenses en argent n'ont pas cessé d'être dédaignés, et plus particulièrement à l'époque retenue pour cette étude : c'est le trait culturel de la compétition (*agôn*) qui était au fondement des concours athlétiques et musicaux².
- 9 La conservation de ces monuments est le fait de critères : choix et classement des Alexandrins pour les odes de Pindare ; nature et durabilité des matériaux et sélection de Pausanias pour les sculptures. De plus, pour les sculptures, il faut se garder d'assimiler ce qui nous reste et ce que nous admirons le plus comme le haut de gamme de l'art grec : nous savons qu'au contraire les Grecs estimaient le plus ce dont nous n'avons plus de trace (peinture, chryséléphantin et bois)³. Enfin, il faut tenir compte du témoignage de Pausanias, cet auteur du II^e siècle apr. J-C., dans sa *Périégèse* – un guide touristique de la Grèce – comme d'une source archéologique⁴, avec les limites de sa sélection.

Concours, cité et société

- 10 La période retenue pour cette étude correspond au moment de formation des cités grecques, au passage de la cité archaïque – souvent décrite en terme de royauté ou tyrannie, avec une

aristocratie dominant une paysannerie pauvre (où l'on reconnaît modèle de l'Ancien Régime) – à la cité classique, quant à elle présentée en termes de démocratie et de pouvoir du plus grand nombre (à partir du modèle, exceptionnel, d'Athènes)⁵. Si ce schéma de transition est aujourd'hui remis en cause, notamment au vu de la persistance de certains traits culturels – et au premier chef, cette culture de l'*agôn*, il est manifeste que c'est un moment de constitution ou reconstitution des sociétés (plus que des États / institutions), de réorganisation du tissu social, processus dans lequel la recherche du prestige qui entoure les concours panhelléniques et la célébration des victoires que les élites y remportent joue un rôle prépondérant.

- 11 Rempoter une victoire agonistique constitue certes un exploit individuel, mais c'est surtout « faire honneur » à sa famille et montrer sa supériorité – celle de l'individu, celle de sa famille et plus généralement celle des élites, qui se considèrent comme naturellement aptes à gouverner la communauté. Le passage de la sphère privée à la sphère publique est évident, quoiqu'on ne sache guère ici où s'arrête précisément la sphère privée (individu ou famille) pour laisser place à la sphère publique (famille ou clan, communauté, cité). Les monuments qui célèbrent ces victoires permettent justement le passage de l'une à l'autre, c'est-à-dire la récupération par les communautés auxquelles appartient le vainqueur de la gloire de la victoire à ces concours prestigieux.
- 12 Je présenterai d'abord les modalités de célébration pour les cas les plus courants, où l'on observe clairement ce passage de l'exploit individuel à la gloire collective ; puis j'étudierai quelques cas plus complexes, en raison de la nature des épreuves et du statut public du vainqueur avant même sa victoire.

Le monument de la victoire : de l'exploit individuel à la gloire collective

L'exploit individuel dans la statuaire

- 13 De manière générale, pour les disciplines gymniques, c'est l'athlète lui-même qui était représenté, et pour les épreuves hippiques, le cheval (ou le char), le jockey (ou l'aurige) et peut-être le propriétaire¹. Nous avons conservé très peu de statues et sommes donc contraints de partir des statuettes, conservées en plus grande quantité, pour fonder une étude de la statuaire, qui peut être complétée par celle des bases inscrites (avec vestiges de système d'attache des grandes statues) accompagnées du témoignage de Pausanias, quand nous avons des correspondances.
- 14 Dans l'ensemble, les statues donnent une bonne image de l'attitude que les athlètes pouvaient avoir avant, pendant et après leur exploit². On remarque une évolution entre la fin de la période archaïque et le début de la période classique : le mouvement de l'athlète est d'abord limité à la jambe gauche en avant, à l'instar de ce que l'on trouve dans le type du « kouros³ », ce jeune homme nu consacré à toutes sortes de divinités partout en Grèce⁴ ; puis, au début du V^e siècle, les athlètes sont en mouvement vif, avec une représentation assez précise de leur action⁵, que ce soit pour le discobole amorçant son jet⁶ ou pour le coureur en armes, *hoplitodrome*⁷.
- 15 Des accessoires peuvent préciser la discipline de la victoire : les boxeurs peuvent être caractérisés par des lanières de cuir, les coureurs en armes par un casque et un bouclier, les vainqueurs au pentathlon par un javelot ou un disque⁸. Enfin, certaines statues montrent les athlètes dans une attitude qui correspond au moment qui suit la victoire : la prière ou la libation⁹, qui veulent montrer la piété du vainqueur dans ces concours qui sont toujours une part du culte au dieu du sanctuaire.
- 16 À partir de ces différents exemples, l'on perçoit quelle pouvait être la variété des statues des athlètes victorieux, mais surtout l'on comprend que cette modalité de célébration de la victoire met l'accent sur l'individu et son exploit personnel, de la préparation physique nécessaire aux actes de piété pour remercier le dieu de la victoire remportée, en passant par l'exploit lui-même. Aucune place, ici, pour l'une ou l'autre des communautés dont le vainqueur fait partie.

L'inscription de dédicace : une réappropriation de la victoire

- 17 Dans les inscriptions de dédicace des statues, le vainqueur est toujours désigné par trois noms : son prénom, son patronyme (qui renvoie à sa famille) et le nom de sa cité d'origine¹⁰. Ces différents noms permettent de canaliser la victoire : en effet, si l'unité du corps civique pouvait tirer avantage des athlètes victorieux en les présentant comme des modèles afin que les citoyens s'identifient à leur cité, les athlètes étaient également des éléments individuels et issus de certaines familles, qui ne correspondaient pas forcément aux valeurs de la cité. Mentionner les trois noms du vainqueur permettait de toujours l'inclure dans le corps civique et de l'y réintégrer justement par sa victoire, comme dans cet exemple :
- 18 [Γέλων Δεινομένεος Γελῶ]ος : ἀνέθεκε.
Γλαυκίας : Αἰγινάτας : ἐ[π]οίεσε¹¹. 2
- 19 « Gélon fils de Deinoménès de Géla fit la consécration.
Glaukias d'Égine l'exécuta. »
- 20 Cette insistance sur les origines (familiale et géographique) du vainqueur permettait aussi de glorifier la cité elle-même. La grande majorité des inscriptions de dédicace ont été trouvées dans les sanctuaires des concours et non pas dans les cités des vainqueurs. Pour la cité comme pour le vainqueur, avoir un monument mentionnant son nom à Olympie ou Delphes était la source d'une grande gloire et d'un prestige important. Les inscriptions montrent que le vainqueur a été en accord avec sa cité et a participé à la bonne réputation de sa patrie. Ainsi Philon de Corcyre, vainqueur en 500 et 496, dit simplement :
- 21 πατρίς μὲν Κόρκυρα, Φίλων δ' ὄνομ', εἰμὶ δὲ Γλαύκου
υἱὸς καὶ νικῶ πῦξ δὺ' Ὀλυμπιάδας¹².
- 22 « Ma patrie est Corcyre, Philon est mon nom, je suis le fils
de Glaucos et j'ai été vainqueur à la boxe deux fois à Olympie. »
- 23 La prépondérance de la patrie est manifeste, l'importance des noms, mis en valeur par la syntaxe elliptique et par leurs places dans les vers, est prégnante et le simple δύ(ο) (deux) évoque l'excellence de ce

multiple vainqueur. Courte, cette inscription condense les éléments que d'autres inscriptions développent plus largement, comme celle qui concerne Ergotélès, vainqueur à Olympie en 472 et 464 (l'inscription date sans doute de 465) :

- 24 Ἐργοτέλης μ' ἀνέθηκ[ε ὁ Φιλάνορος, ὃς δόλιχον δις]
Ἑλλανας νικῶν Πυθί[ωι ἐν τεμένει], 2
καὶ δὴ Ὀλυμπιάδας, δ[ύο δ' ἐν Νεμέαι τ' Ἰσθμοῖ τε],
Ἰμέραι ἀθάνατον μν[ᾶμα ἐτέλεσσε πατραι]¹³. 4
- 25 « Ergotélès, fils de Philanor, me consacra, lui qui a remporté deux victoires au *dolique*¹⁴ des Grecs dans le sanctuaire pythien, et deux aux concours olympiques, et deux à Némée et à l'Isthme, il a procuré un souvenir immortel à sa patrie Himère. »
- 26 Court catalogue des victoires qui passe en revue les noms des quatre grands sanctuaires panhelléniques, nom du vainqueur, patronyme et explicite mention de la glorification que ses victoires permettent à sa patrie dans le dernier vers : le souvenir (μνᾶμα) en sera conservé, référence directe au mémorial que constituent la statue et sa base inscrite.

Les épinicies : famille et patrie par le mythe

- 27 Dans l'épinicie – ce chant « sur la victoire » –, le mythe occupe la plus grande place, au point que l'on ait souvent trouvé que c'était démesuré. Mais il a un rôle fonctionnel important pour la glorification de la famille ou de la cité-patrie, souvent des deux. Trois fonctions peuvent être identifiées, à partir de la 10^e Pythique de Pindare, dédiée à Hippocléas de Thessalie, double vainqueur à Delphes en 498, glorifié par le récit des aventures de Persée et son accueil à la table des Hyperboréens : d'abord, le vainqueur pythionique est implicitement comparé, comme c'est souvent le cas, au héros mythique, c'est-à-dire, plus précisément, que l'excellence de leurs actions est comparable ; ensuite, la description du bonheur des Hyperboréens évoque peut-être le bonheur de la victoire agonistique ; enfin, et surtout, le choix de Persée, qui est un ancêtre d'Héraclès, permet la glorification de la famille du vainqueur, la famille des Aleuades, qui se réclamaient de la lignée des Héraclides.

- 28 Nous retrouvons des fonctions similaires dans la 6^e *Pythique*, dédiée à Xénocratès d'Agrigente, vainqueur à Delphes en 490 : la geste d'Antiloque, qui se sacrifie pour son père Memnon, constitue un modèle de piété filiale que Thrasybule, fils du vainqueur Xénocrate, veut imiter en suivant la volonté de son père et en remportant pour lui la couronne pythique (s'il est vrai que c'est lui qui avait conduit le quadriges).
- 29 *τῶν νῦν δὲ καὶ Θρασύβουλος 44*
πατρῶαν μάλιστα πρὸς στάθμαν ἔβα,
*πάτρῳ τ' ἐπερχόμενος ἀγλαΐαν {ἔδειξεν} ἅπασαν*¹⁵. 46
- 30 « Des hommes d'aujourd'hui, c'est Thrasybule qui de la dévotion filiale est venu le plus près, cherchant à égaler son oncle dans toute sorte de triomphe. »
- 31 Il est non seulement question de dévotion filiale mais aussi des exemples que le jeune Thrasybule trouve dans sa propre famille : son oncle, Théron, a remporté des victoires aux épreuves hippiques et constitue en cela un modèle à suivre. La famille qui est ici glorifiée est une famille réduite et sont surtout mentionnés les individus contemporains. La célébration de la famille à qui revient cette victoire ne passe pas par le rappel d'un glorieux passé mythique mais par celui des victoires déjà remportées dans la famille.
- 32 Au contraire, pour d'autres vainqueurs, une lignée presque directe est établie entre le héros mythique et le vainqueur, particulièrement quand ce vainqueur a une situation exceptionnelle dans sa cité. C'est le cas de la 4^e *Pythique*, consacrée à la victoire au quadriges d'Arcésilas de Cyrène, dans laquelle Pindare a choisi le mythe des Argonautes : cela lui permet de raconter les origines du palais de Cyrène, qui remontent à l'un des compagnons de Jason, Euphamos, fils de Poseidon, qui s'unit à Malaché lors de leur escale à Lemnos. Ce développement, le plus long de toutes les odes de Pindare, célèbre Arcésilas grâce aux aventures de ses ancêtres mythiques.
- 33 Tout le lien entre Jason et Arcésilas est mis à jour dans la onzième section : Pindare raconte les exploits de Jason, qui lui permettent de se rendre maître de la Toison d'or, et présente ainsi le vainqueur de Cyrène :

- 34 *μακρά μοι νεῖσθαι κατ' ἄμαξιτόν· ὥρα
γὰρ συνάπτει καί τινα
οἶμον ἴσαμι βραχύν· πολ- 248
λοῖσι δ' ἄγηναι σοφίας ἑτέροις.
κτεῖνε μὲν γλανκῶπα τέχναις ποικιλόνωτον ὄφιν,
ὦ Ἀρκεσίλα, κλέψεν τε Μήδειαν σὺν αὐ- 250
τᾷ, τὰν Πελῖαιοφονόν¹⁶.*
- 35 « Trop long pour moi le retour par la grande route : l'heure
en effet presse ; et je connais
une voie courte. Pour beaucoup
d'autres je suis un guide en matière d'art.
Il tua par sa ruse le serpent aux yeux glauques et au dos tacheté, ô
Arcésilas, et emporta Médée avec
son consentement, la meurtrière de Pélidas. »
- 36 Au-delà de la métaphore narrative et de la satisfaction de Pindare
pour son propre travail, l'apostrophe à Arcésilas permet de montrer
que Pindare n'oublie pas son patron et que l'histoire est en lien avec
lui : sa position entre Jason et Médée l'intègre, pour ainsi dire, au
récit. Tout est ainsi dirigé vers le vainqueur dont l'ode célèbre la
victoire : les aventures des Argonautes ne sont pas développées pour
elles-mêmes mais seulement dans la mesure où, par leur ampleur et
la virtuosité du poète à en faire le récit, elles permettent une
glorification exceptionnelle d'Arcésilas puisqu'il est un descendant de
l'un des compagnons de Jason¹⁷.
- 37 D'autre part, le mythe peut servir la glorification de la patrie du
vainqueur. Toujours pour Arcésilas, dans la 5^e *Pythique*, c'est encore
l'histoire de Cyrène qui est racontée mais plus précisément autour de
la figure d'Aristote-Battos, le fondateur moins lointain qu'Euphamos –
et c'est la patrie sous l'aspect d'une lignée de souverains qui
est célébrée¹⁸. Dans la 1^{ère} *Pythique*, le mythe joue sur un lien
géographique : le récit des origines de la ville d'Etna (dans la
quatrième triade) et le mythe de Typhon enfermé sous ce mont
soulignent l'importance de la patrie dont se réclame Hiéron pour
cette victoire. La 12^e *Pythique* entretient des liens multiples : le mythe
est plus précisément en lien avec la discipline du vainqueur, un
aulète. Pindare expose en effet le mythe de la création de la musique,
au détour de l'histoire de Persée. Mais la cité du vainqueur, Agrigente,

fait bien l'objet d'une invocation à l'ouverture de l'ode : Agrigente est identifiée au dieu-fleuve qui porte le même nom (Akragas) et est désignée comme la résidence de Perséphone (*Φερσεφόνας ἔδος*¹⁹). Enfin, la 7^e Pythique, en l'honneur de l'Athénien Mégaclos, s'ouvre sur une magistrale apostrophe à la cité d'Athènes, glorifiée tout au long de l'ode, dans une célébration qui se porte également et parallèlement sur la famille des Alcéonides : *Κάλλιστον αἱ μεγαλοπόλεις Ἀθᾶναι / προοίμιον*²⁰, « Athènes la grande cité, le plus beau des préludes... »

- 38 L'étude de la représentation à l'œuvre dans les monuments agonistiques, tant sculptures qu'épigrammes²¹, met en évidence la complémentarité de ces deux types de mémoriaux, possible justement grâce à leurs différences. L'excellence (*ἀρεταί*) physique et la richesse individuelle sont l'objet des statues, à travers la figuration de l'acte de la victoire lui-même ; de l'autre côté, le mythe de l'épigramme constitue une allégorie de l'exploit athlétique et rappelle presque toujours la noble et héroïque ascendance des familles et des patries des vainqueurs, pour replacer la victoire dans une communauté de grands hommes, comme le fait déjà l'inscription de dédicace des statues²².
- 39 Mais pour certains vainqueurs, ce passage de la sphère privée à la sphère publique par l'intermédiaire des monuments est plus complexe, voire biaisé.

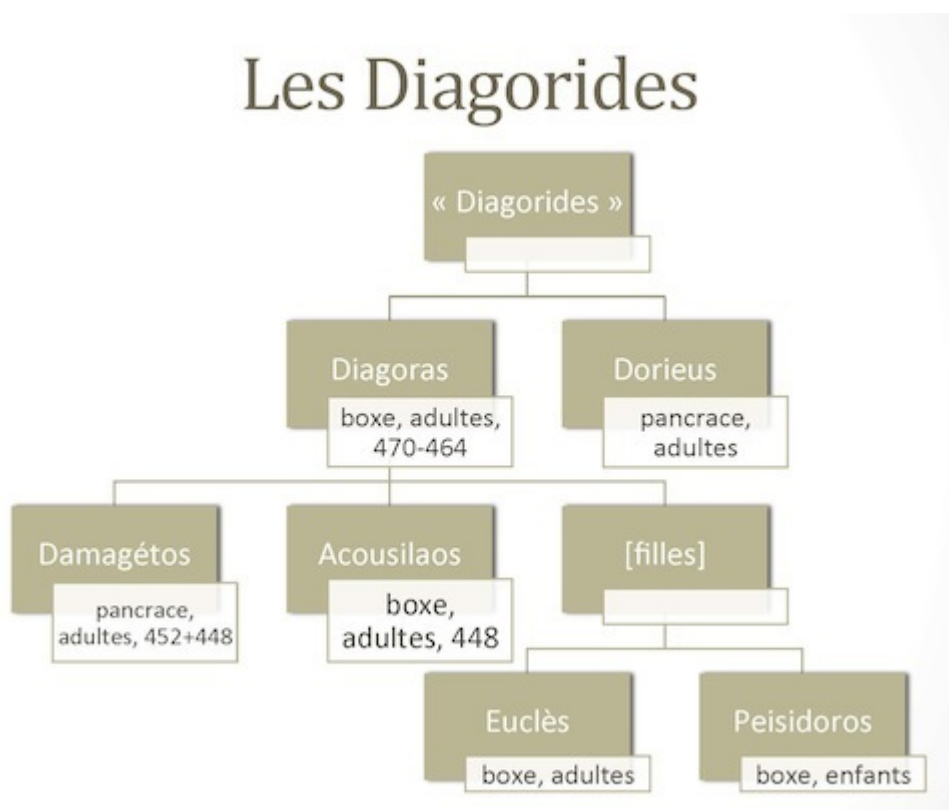
Brouillage des sphères : personnalités publiques et victoires agonistiques

Les Diagorides

- 40 Ceux qu'on appelle « les Diagorides » (fig. 1) sont une dynastie d'athlètes à succès de Rhodes, dont le premier membre, Diagoras, fut périodonique¹ à la boxe entre 470 et 464. Son frère Dorieus gagna l'épreuve du pancrace ; ses fils, Damagétos au pancrace et Acousilaos

à la boxe, s'illustrèrent respectivement en 452/448 et 448 ; ses petits-fils, enfin, Euclès et Peisidoros, remportèrent les épreuves de boxe (adultes pour le premier, enfants pour le second). Leurs victoires furent célébrées des deux manières que j'ai présentées : les victoires de Diagoras firent l'objet d'une épinicie de Pindare (7^e Olympique) en 464, à la fin de sa carrière – le texte de l'ode fut gravé, selon la tradition², en lettres d'or sur le temple d'Athéna Lindia à Rhodes – ; mais surtout les victoires des Diagorides furent commémorées par des statues dans le sanctuaire d'Olympie.

Fig. 1 Les Diagorides Arbre généalogique de la famille de Diagoras de Rhodes



Auteur N. Genis.

41 Les bases inscrites qui ont été retrouvées³ montrent que les statues des Diagorides n'appartenaient pas à une base unique, mais à plusieurs bases, réalisées dans des matériaux différents. Les statues ont donc vraisemblablement été consacrées à des moments successifs, et celle de Diagoras a dû être commandée par ses enfants ou petits-enfants. Les inscriptions retrouvées datent, au plus tôt, de la deuxième moitié du IV^e siècle ou du début du III^e siècle (critères

paléographiques notamment) : cela correspond sans doute à une phase de restauration de l'ensemble monumental et peut-être aussi à sa réorganisation (Pausanias et Aristote ne citent pas les statues dans le même ordre⁴). Les descendants de Diagoras continuaient donc d'entretenir ces statues bien longtemps après les victoires⁵.

- 42 L'ensemble ne devint un monument familial que par agrégation successive et cela témoigne de la volonté des enfants et petits-enfants de Diagoras de se rattacher aux succès de leur grand-père et de leurs oncles pour renforcer leur propre gloire et forger ainsi « l'image d'une continuité dynastique en dehors du cadre traditionnel de l'*oikos*⁶. » Ce dépassement du cadre de la famille au sens réduit montre que les Diagorides ne sont pas seulement une dynastie d'athlètes, mais comptent parmi leurs membres de grands hommes de Rhodes. La participation aux concours panhelléniques n'était pas leur seul objectif et était principalement le moyen de conforter une position manifestement privilégiée dans la communauté rhodienne et d'asseoir un prestige parmi la clientèle du sanctuaire d'Olympie (Sparte et la Grande Grèce en particulier).
- 43 Pour ces individus et cette « dynastie », la victoire elle-même, si elle engage bel et bien une performance individuelle et privée, relève déjà de la sphère publique, puisqu'elle dépasse l'individu et sa famille dans son fondement. La position sociale de Diagoras puis de ses descendants interdit une victoire qui serait purement personnelle et fait de cette participation aux concours un acte public, presque politique, dans l'accroissement du prestige de cette élite rhodienne aux yeux de leur cité ainsi qu'à ceux de la communauté panhellénique.

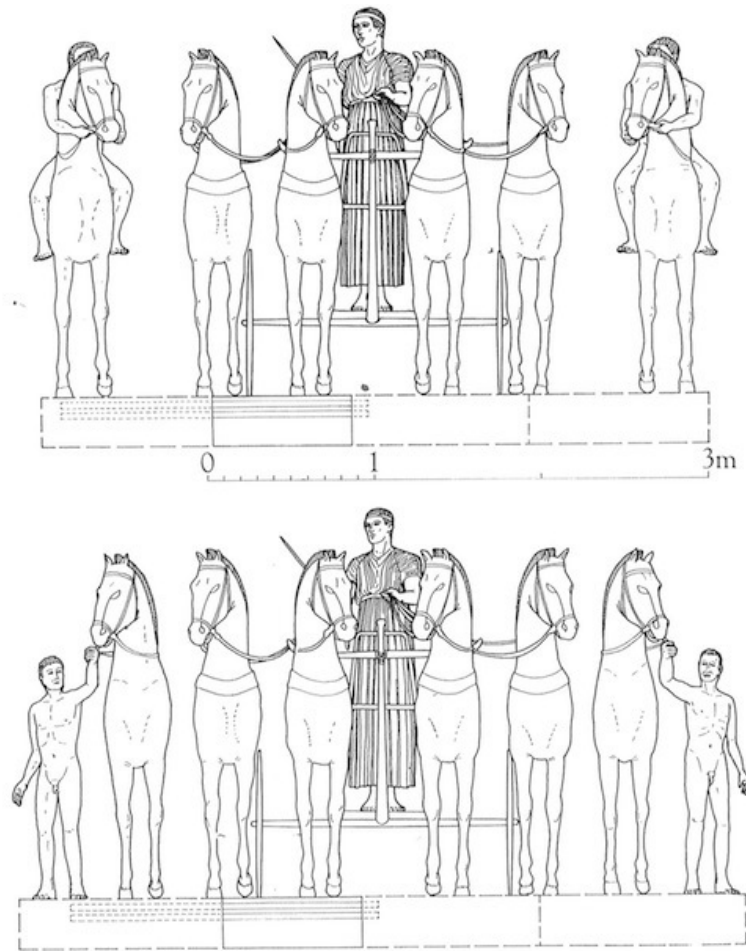
Hiéron de Syracuse

- 44 Hiéron, tyran de Syracuse, multiple vainqueur aux épreuves hippiques, présente un double problème : celui de la représentation des épreuves hippiques et du vainqueur ; et celui du statut de Hiéron et donc de sa victoire.
- 45 La consécration de monuments équestres présente des traits similaires aux autres statues, à la fois dans leur facture et dans leurs attributs. L'étude précise des restes du monument équestre de

Hiéron à Delphes montre que le modelé musculaire du corps des chevaux n'a rien à envier à celui des plus beaux athlètes. Dans la fiction narrative du groupe équestre, c'est le quadrigé victorieux qui est représenté dans l'action de sa victoire ; pourtant, nulle trace de fatigue, d'effort, que ce soit du côté des chevaux ou, surtout, de celui de l'aurige (le cocher). Ces éléments visent à montrer l'excellence de l'équipage, qui est le moyen de la victoire : il faut noter que pour les épreuves hippiques, le vainqueur est le propriétaire de l'attelage, en aucun cas l'aurige (qui n'est qu'un employé, un outil de la victoire). Ces choix de représentation, tout à fait habituels, nous éloignent pour ces épreuves hippiques du cadre victoire individuelle / célébration collective : la victoire est indubitablement liée à la richesse du propriétaire, qui a les moyens de nourrir et d'entretenir chevaux et attelage (*ἵπλοτροφία*) – donc un propriétaire déjà en vue dans sa cité.

- 46 L'une des questions qui ont animé la critique et la recherche sur ce sujet est celle de la présence ou de l'absence du propriétaire aux côtés de l'aurige. La plupart des restitutions (fig. 2) ne font pas figurer le propriétaire à côté du char ; mais certains commentateurs⁷ pensent qu'il devait y figurer, accentuant la nature et le but du monument : montrer la richesse du propriétaire victorieux, à la fois par cette victoire onéreuse et par la démonstration de la richesse en consacrant ce grand monument.

Fig. 2 Restitutions du monument équestre de Hiéron à Delphes⁸



- 47 Hiéron remporta huit victoires à Olympie et Delphes⁹ ; Gélon, tyran de Géla, son frère, remporta également une victoire à la course de chars à Olympie en 488 et consacra pour cette victoire un monument similaire à celui de Hiéron à Delphes, dont Pausanias nous donne une description précise et dans lequel on trouve Gélon lui-même à côté de son char¹⁰. Les victoires de Hiéron seront aussi célébrées par des odes : Pindare lui en consacre quatre, Bacchylide trois¹¹ – ce qui témoigne d'un lien privilégié entre les poètes et le tyran, qui dépasse la relation habituelle entre le commanditaire d'une ode et le poète.

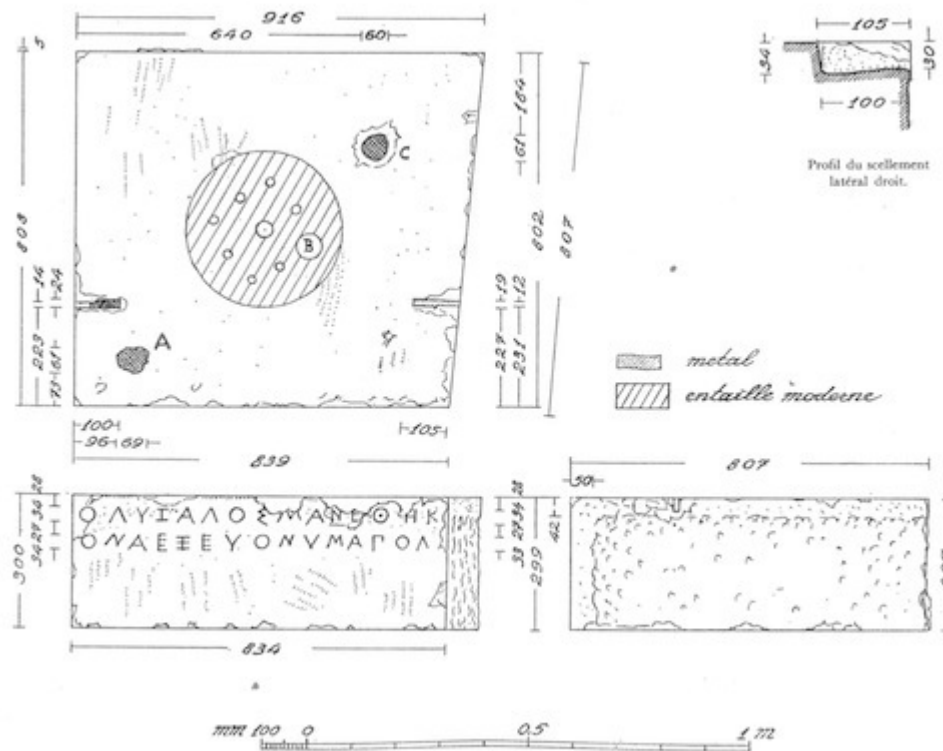
Fig. 3 *L'aurige de Delphes*, Statue en bronze, ronde-bosse, h. 1, 80 m.



Auteur N. Genis.

- 48 Il y eut vraisemblablement deux monuments commémorant les victoires de Hiéron : un à Olympie, sur lequel nous renseigne le témoignage de Pausanias¹², et un à Delphes, dont nous avons retrouvé le morceau de bravoure, l'Aurige (fig. 3). Tous ces monuments (odes et sculptures) montrent déjà en eux-mêmes la richesse de ce personnage, qui s'explique par sa position sociale et politique éminente, traits qui empêchent de faire de lui un vainqueur individuel ; bien au contraire, Hiéron vient chercher à Delphes un surcroît de prestige, tant auprès de ses concitoyens-sujets (qui ont fait le déplacement ou qui pourront entendre l'une ou l'autre des odes exécutées à Syracuse¹³) qu'auprès d'une communauté internationale.

Fig. 4 Base inscrite de l'aurige¹⁴



49 Ce débordement du privé sur le public est particulièrement sensible dans l'inscription de dédicace du monument représentant le quadrigue victorieux. Hiéron n'eut pas le temps de mener à bien son entreprise monumentale : c'est son fils Deinoménès qui consacra le monument d'Olympie et Polyzalos, son frère et successeur à Géla, celui de Delphes. L'inscription du monument offert à Apollon se présente sur deux lignes, la première ayant subi une *rasura* (un effacement) pour réécrire une autre version ; il est malgré tout possible de déchiffrer les deux versions (fig. 4).

50 1^{ère} rédaction (474)

51 [μνᾶμα Πολύζαλός με Γ'έλας ἀνέ[θ]εκε[ν] ἀ[ν]άσσ[ον],
[ἡνιὸς Δεινομένεος, τ]ὸν ἄξ', εὐόνυμ' Ἀπολλ[ον].

52 « Polyzalos, souverain de Géla, me consacra comme monument,
lui fils de Deinoménès, qu'il grandit, glorieux Apollon. »

53 2^e rédaction (466)

- 54 [νικάσας ἵπποισι Π]ολύζαλός μ' ἀνέθηκ[ε(ν) – – –]
- 55 « Vainqueur à la course des chevaux, Polyzalos me consacra ... »
- 56 Tant que la tyrannie durait, les tyrans – en bons tyrans¹⁵ – avaient intérêt à montrer à leurs sujets qu'ils se chargeaient de faire rayonner le renom de la Sicile et de ses cités importantes, à travers des activités à grand prestige qui rappelaient les valeurs héroïques : ainsi Hiéron diffusa l'image de sa victoire sur des monnaies¹⁶. Mais une fois la tyrannie renversée, il faut effacer son souvenir, sans pour autant se priver de celui des victoires des grands hommes de la cité, fussent-ils d'anciens tyrans.
- 57 Leurs victoires ne furent à aucun moment des victoires individuelles, relevant de la sphère privée : la sphère publique était immédiatement en jeu du fait de leur statut et du rôle de leur présence dans les sanctuaires ; et lors de la récupération de leurs victoires, c'est encore la sphère publique qui est concernée dans la construction d'une mémoire collective des hauts faits des citoyens de la cité.

Conclusion : comment délimiter les sphères ?

- 58 À mon sens, cette tentative d'appliquer des concepts de la sociologie et de l'histoire moderne et contemporaine à l'histoire ancienne se révèle fructueuse : d'abord parce que ces notions d'espace public, de sphères privée / publique correspondent bien à une réalité dans l'Antiquité ; ensuite parce qu'elles permettent de porter un regard nouveau sur des sources (textuelles et archéologiques) bien connues et qui trouvent ici des significations plus précises pour l'histoire sociale ; enfin parce que l'étude de ces victoires aux concours athlétiques apporte la matière pour définir et préciser ces concepts dans le cadre de l'histoire ancienne.
- 59 Le plus crucial reste sans doute la définition, ou plutôt la délimitation, des sphères publique et privée. Je crois que c'est là tout l'enjeu de ces monuments commémorant des victoires agonistiques : si l'individu occupe une place de choix, les communautés sont rapidement concernées, ne serait-ce qu'à cause des lieux de ces concours et de leur célébration – les sanctuaires panhelléniques sont

des « hyper-espaces publics », où la publicité et la représentation sont permanentes, et les cités des vainqueurs offrent également des temps et des espaces pour la commémoration des victoires afin de se les approprier.

- 60 Pour finir, je soulignerai que l'étude de ces monuments en terme de public/privé, d'individuel/collectif, permet de mieux cerner la réalité sociale des vainqueurs et de ces pratiques agonistiques. Comme le dit Alain Duplouy, les concours panhelléniques sont l'un des « modes de reconnaissance sociale⁰ » que les élites utilisaient pour accroître et conforter leur prestige, pour faire des individus qu'ils étaient des personnalités publiques capables de diriger la cité ou d'influer sur sa politique, pour transformer leurs exploits privés (de leur richesse à leur excellence physique) en souvenirs publics et collectifs.

NOTES

- 1 Selon l'expression de Pierre BOURDIEU, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, 1994, p. 116.
- 2 Selon Duplouy, l'instinct agonistique était l'un des traits fondamentaux de la société grecque, et pas seulement pour les élites ; cf. Alain DUPLOUY, *Le prestige des élites. Recherches sur les modes de reconnaissance sociale en Grèce entre les X^e et V^e siècles avant J.-C.*, Paris, Les Belles lettres, 2006, p. 271-292.
- 3 Cf. Philippe BRUNEAU, Xavier BARRAL I ALTET et Mario TORELLI, *La Sculpture : le prestige de l'antiquité du VIII^e siècle avant J.-C. au V^e siècle après J.-C.*, Genève, Skira, coll. « Histoire d'un art », 1991, p. 14-15.
- 4 Il faut définir l'archéologie par son objet propre qui est l'art (au sens du latin *ars*) ; dès lors, peu important les moyens de l'appréhender, de connaître son existence, sa manœuvre et son emploi : « la nature des sources n'est pas discriminante ». Par conséquent, au même titre que les ouvrages eux-mêmes directement passibles d'autopsie et d'auturgie, sont aussi archéologiques les témoignages qui se rapportent à eux, qu'ils soient imagiers ou verbaux. Cf. Philippe BRUNEAU et Pierre-Yves BALUT, *Artistique et archéologie*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1997, notamment p. 285 et suiv.

5 Cf. François de POLIGNAC, *La naissance de la cité grecque : cultes, espace et société VIII^e-VII^e siècles avant J.-C.*, Paris, La Découverte, 1984.

1 Cf. le cas de Hiéron sur cette question, p. 8 et suiv.

2 Christian MANN, *Athlet und Polis im archaischen und frühklassischen Griechenland*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 2001, p. 51.

3 Cf. Statuette d'un athlète dans l'attitude du kouros, bronze, 490-480, MNAth Br 6445, dans Bernard HOLTZMANN, *L'Acropole d'Athènes : monuments, cultes et histoire du sanctuaire d'Athèna Polias*, Paris, coll. « Antiqua », n° 7, 2003, p. 52.

4 *Id.*, p. 52.

5 *Ibid.*, p. 96.

6 Cf. Statuette d'un discobole amorçant son jet, bronze, vers 470, MNAth Br 6615, dans Bernard HOLTZMANN, *op. cit.*, p. 97.

7 Cf. Statuette d'un *hoplitodrome*, bronze, Égine, vers 480, Tübingen, dans Claude ROLLEY, *La sculpture grecque*, Paris, Picard, coll. « Manuels d'art et d'archéologie antiques », 1994, p. 331.

8 Simon HORNBLOWER et Catherine MORGAN (éd.), *Pindar's Poetry, Patrons, and Festivals from Archaic Greece to the Roman Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2007, p. 118-120.

9 Cf. Statuettes d'un athlète priant et d'un athlète faisant une libation, bronze, vers 470, dans S. HORNBLOWER et C. MORGAN (éd.), *op. cit.*, p. 117.

10 C. MANN, *op. cit.*, p. 33-34.

11 IvO 143 ; vainqueur au quadriges à Olympie en 488, mentionné par Pausanias ; il deviendra en 485/4 le tyran de Syracuse. Il est représenté en personne sur le quadriges, d'après Pausanias. Cf. Felix ECKSTEIN, *ANAΘHMATA. Studien zu den Weihgeschenken strengen Stils im Heiligtum von Olympia*, Berlin, Gebr. Mann, 1969, p. 54-60 ; PAUSANIAS, *Description de la Grèce. Livres V et VI, L'Élide (I et II)*, traduit par Jean POUILLOUX, Paris, Les Belles Lettres, 2002, p. 157-158 ; Luigi MORETTI, *Olympionikai, i vincitori negli antichi agoni olimpici*, Rome, Accademia nazionale dei Lincei, coll. « Atti della Accademia nazionale dei Lincei. Série 8 », 1959, n° 185.

12 Épigramme transmise par PAUS. VI 9, 9 ; cf. F. ECKSTEIN, *op. cit.*, n° 11 ; PAUSANIAS, *op. cit.*, p. 160 ; L. MORETTI, *op. cit.*, n° 161 et 168.

13 SEG 29, 414 ; autres victoires à Delphes (474 et 470), l'Isthme (472 ou 468) et Némée (469 ou 467) ; Pd. Ol. 12. Cf. F. ECKSTEIN, *op. cit.*, n° 20 ; PAUSANIAS, *op. cit.*, p. 122-124 ; L. MORETTI, *op. cit.*, n° 224 et 251.

14 Épreuve athlétique consistant à courir sur 24 longueurs de piste.

15 PINDARE, *Pythiques* [Pyth.], 6, v. 44-46.

16 PINDARE, *op. cit.*, 4, v. 247-250.

17 Cf. Leslie KURKE, *The Traffic in praise: Pindar and the poetics of social economy*, Ithaca ; Londres, Cornell University Press, coll. « Myth and poetics », 1991, p. 57 : « But of course, Pindar's disclaimer is qualified, since his journey into myth benefits the house just as the victor's journey to achievement does. By his divagation into myth at the center of the ode, the poet appropriates the prestige of the heroic past for the household he celebrates. The myth itself becomes part of the symbolic capital of the victor's *oikos*. »

18 PINDARE, *op. cit.*, 5, v. 98-103.

19 PINDARE, *op. cit.*, 12, v. 2.

20 PINDARE, *op. cit.*, 7, v. 1-2.

21 Je ne cite que des extraits des *Pythiques*, mais l'on retrouve les mêmes éléments et variations pour les épinicies concernant d'autres sanctuaires.

22 Et pour cette réintégration, le lien géographique est particulièrement important : Cf. L. KURKE, *op. cit.*, p. 31 : « Thus we can say that the house in Pindar organizes a moral landscape: out to achievement, success, the winning of prizes, and then back. » et S. HORNBLOWER et C. MORGAN (éd.), *op. cit.*, p. 100 : « The community naturally wanted to capitalize on their champions' prestige, but their contest prowess was highly individual and could be difficult and awkward to contain, to incorporate. »

1 Vainqueur dans la même discipline dans tous les concours de la « période » (Olympie, Delphes, Isthme et Némée) au cours d'une même Olympiade, sorte de « grand chelem. »

2 Cf. FGrH 515 F 18.

3 IvO 151 et 152.

4 PAUSANIAS, *Périégèse*, VI 7, 1-3 et ARISTOTE, fr. 569 Rose (fragment de l'ouvrage perdu *La Constitution des Rhodiens*).

5 A. DUPLOUY, *op. cit.*, p. 71-75.

6 *Ibid.*, p. 75.

7 Cf. R. R. R. SMITH dans S. HORNBLLOWER et C. MORGAN (éd.), *op. cit.*, p. 130.

8 Deux possibilités de restitution ; cf. Claude ROLLEY, « En regardant l'Aurige », *Bulletin de correspondance hellénique*, 1990, 114-1, p. 293.

9 476 et 472 à Olympie, 482 et 478 à Delphes pour le cheval monté ; 468 à Olympie, 470 à Delphes pour le quadriges.

10 PAUSANIAS, *op. cit.*, VI 9, 4-5.

11 PINDARE : *Olympiques* [Ol.], 1 (476), *Pyth.* 3 (474), 1 (470), 2 (468). ; BACCHYLIDE [début V^e siècle av. J.-C.] : *Odes* 5 (476), 4 (470), 3 (468).

12 PAUSANIAS, *op. cit.*, VI 12, 1-2.

13 Cf. Andrew Donald MORRISON, *Performances and audiences in Pindar's Sicilian Victory Odes*, Londres, Institute of Classical Studies of the University of London, coll. « BICS Supplement », n° 95, 2007.

14 Relevé des blocs inscrits de la base de l'aurige ; cf. François CHAMOUX, *Fouilles de Delphes*, Paris, E. de Boccard, coll. « Fouilles de Delphes. 4, Monuments figurés : sculpture », n° 5, 1955, p. 19 ; *FD III 4*, 452.

15 À ce titre, il est important de noter que, dans les odes qu'il compose pour le tyran, Pindare présente le plus souvent le pouvoir de Hiéron comme une monarchie héréditaire et insiste sur sa revendication de puissance, sans mentionner la prise de pouvoir tyrannique : *βασιλεύς* : PINDARE. *Ol.* 1, v. 23, *Pyth.* 2, v. 14 et *Pyth.* 3, v. 70 ; cf. C. MANN, *op. cit.*, p. 255-258.

16 Cf. Monnaies de Syracuse avec la représentation d'une victoire au quadriges, dans Simon HORNBLLOWER et Catherine MORGAN (éd.), *op. cit.*, p. 127 et dans François SALVIAT, « La pensée de Pindare et la 2^e Olympique. Première partie : Victoire, mort et visions d'au-delà. Deuxième partie : Dieu cosmique, harmonie, sagesse », *Journal des Savants*, I et II, 2007, p. 21

0 A. DUPLOUY, *op. cit.*, p. 29.

AUTHOR

Nicolas Genis

HiSoMA, UMR 5189